

# L'UNION MAGNÉTIQUE

BUREAUX

JOURNAL

PRIX D'ABONNEMENT :

373, rue Saint-Honoré

DE LA SOCIÉTÉ PHILANTHROPICO-MAGNÉTIQUE DE PARIS

PARIS. . . . . 5 f. par an.  
DÉPARTEMENTS. . . . 6 f. par an.  
ÉTRANGER. . . . . (Selon la taxe.)

Adresser franco au Gérant les livres, manuscrits, mandats sur la poste, etc.

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois.

Les Statuts. — Les billets d'entrée à toutes les séances de la Société seront remis ou envoyés à toute personne qui en fera la demande. (Affranchir.)

La Société Philanthropico-Magnétique de Paris a pour but l'étude et l'enseignement du magnétisme animal. — Sa mission, purement philanthropique, consiste à propager GRATUITEMENT la connaissance du Magnétisme.

Séances expérimentales le 1<sup>er</sup> samedi de chaque mois  
Séances de la Société le 1<sup>er</sup> mardi.  
Séances d'instructions les autres mardis.  
(Toutes les séances sont gratuites.)

— Siège de la Société : 373, rue Saint-Honoré —

**SOMMAIRE.** — TRAVAUX DES SOCIÉTÉS : Cercle harmonique : Expériences, l'électricité et le magnétisme. — Dispensaire de la Société du Mesmérisme de Paris. — THÉORIE, ENSEIGNEMENT : Académie de Médecine : Vitalisme et organicisme; Bibliographie. Guida elementare dello studente magnetizzatore, par M. Allix; — Un mot sur l'harmonie naturelle, ou fiction et réalité, par M. J. de Rovère. — FAITS ET EXPÉRIENCES : Influence magnétique à distance; obsession, par le capitaine C. Lesueur. — REVUE DES JOURNAUX, CHRONIQUE : La secte des Wakemanites. — Une séance magnétique; l'Espion du Grand-Monde. — Une nouvelle Société magnétique à Turin. — CORRESPONDANCE.

DISPENSIRE DE LA SOCIÉTÉ DU MESMÉRISME DE PARIS.

M. Hébert (de Garnay) annonce dans l'un des derniers numéros du *Journal du Magnétisme* qu'un état de souffrance et de fatigue lui a interdit presque toute occupation depuis quelques mois; mais qu'il vient de reprendre ses travaux et donner le résumé des traitements effectués dans le cours de la première année de cet établissement.

Nous savons que le dispensaire a déjà produit d'utiles résultats, et nous engageons les personnes habiles qui le dirigent à continuer de le soutenir de tous leurs efforts. Ils seront plus tard bien payés de leur peine.

remédier aux accidents et aux complications.

« Les doctrines non vitalistes ne comptent pas sur les effets de la force médiatrice, qu'elles méconnaissent ou qu'elles dédaignent. Elles ont la prétention de combattre directement et positivement le développement morbide. Pour parvenir à ce but, elles recourent énergiquement aux remèdes les plus héroïques. Elles empruntent les indications principales du traitement, non pas à la considération de l'état des forces, de la marche de la maladie, des mouvements critiques, mais à la considération de la nature de la maladie et de son siège organique.

« Ainsi, dans le traitement de la variole, les doctrines vitalistes imposent une extrême circonspection, en ce qui se rapporte à l'emploi des médications perturbatrices. Elles respectent la marche de la maladie quand elle parcourt régulièrement les phases de son développement nécessaire; elles modèrent ou activent ce que la réaction de la vie peut avoir d'excessif ou d'insuffisant; elles favorisent, aident, suppléent même, autant que possible, le mouvement des forces vitales vers la peau, lorsqu'à l'insuffisance de l'éruption cutanée se rattachent des symptômes fâcheux de concentration vers les viscères.

« On a vu que dans le traitement de la variole qu'a exposé M. Piorry, il n'est nullement question de toute la série des indications qui forment la base de la thérapeutique vitaliste. Mais en revanche on y trouve des indications qui, pour les doctrines vitalistes, n'ont qu'une valeur secondaire ou nulle.

« C'est dans le traitement des maladies générales localisées que les doctrines non vitalistes sont surtout en antagonisme par rapport aux doctrines vitalistes. Dans ces maladies, si l'on en croit les organicistes, à raison même de leur gravité, on ne saurait trop tôt, trop énergiquement, trop longtemps agir. En les traitant convenablement, non-seulement on guérit presque toutes les maladies, mais encore on abrège considérablement la durée des maladies. Les théories et les remèdes diffèrent, mais les résultats se ressemblent.

« Ainsi, dans ces maladies prétendues générales, l'état fébrile, qui n'est autre chose qu'une irritation ou une inflammation du sang ou de la membrane interne des vaisseaux sanguins et du cœur, est souverainement vaincu par la saignée. C'est à l'inflammation de la muqueuse digestive que sont dus les autres troubles fonctionnels qui sont enrayés et suspendus quand, après avoir reconnu que leur cause est dans une altération inflammatoire des organes digestifs, on les combat par la saignée.

« Et il n'y a des succès que pour les médecins vitalistes, qui s'obstinent à croire que toutes ces maladies ont un développement nécessaire et une durée fatale, et sont assez aveugles pour craindre que des coups dirigés contre la maladie puissent atteindre les malades.

« Il y a donc bien réellement en pathologie deux doctrines générales qui se séparent profondément l'une de l'autre au point de vue théorique et pratique, et qui peuvent être rapportées l'une au vitalisme, l'autre à l'organicisme, à raison de la part principale attribuée dans la génération de l'état morbide, par l'une à l'action des forces vitales, par l'autre à l'altération des organes.

« Maintenant de quel côté est la vérité?  
« Il est tout d'abord évident que la vérité ne peut être dans l'une ou dans l'autre de ces doctrines poussées jusqu'à l'exagération.

## TRAVAUX DES SOCIÉTÉS.

### CERCLE HARMONIQUE.

Le cercle harmonique a pour but, a dit son fondateur, d'établir sur de nouvelles bases l'enseignement du magnétisme. M. de Rovère a demandé qu'il fût établi un comité « chargé de suivre les « expériences et les démonstrations qu'il se propose de faire, en constater les phases, les contrôler, etc. »

L'idée de ce comité était heureuse; mais, nous l'avons déjà fait remarquer, l'exécution en est difficile.

Diverses expériences ont été faites dans les séances de ce cercle. Ainsi, pour montrer la puissance du magnétisme, une jeune fille a été placée sur le tabouret isoloir d'une machine électrique, et elle déclara ne rien ressentir après que la machine eût été mise en mouvement; tandis que, placée sur le même isoloir, et M. de Rovère l'ayant magnétisée, elle changea de contenance, sa tête s'inclina, et cette personne est bientôt saisie de démangeaisons auxquelles succèdent des rougeurs et des petits boutons très-visibles sur les bras et les mains.

La même expérience répétée dans une autre séance, mais sans le concours de l'électricité, amena le même résultat.

Dans une autre séance, et pour répondre à une observation qui avait été faite, M. de Rovère annonça qu'il allait prendre la place du sujet, c'est-à-dire se mettre sur l'isoloir; « de cette manière, dit-il, s'il y a fluide émis par le magnétiseur, comme il l'emprunterait nécessairement au réservoir commun (la terre), nous allons juger si mon action, étant isolée, sera la même, ou moindre que dans les cas ordinaires. Il y a mieux; pour tirer encore plus de parti de notre expérience, je vais diviser ma force et agir à la fois sur deux personnes; l'une placée comme moi, et à distance, sur un isoloir, et l'autre assise dans ce fauteuil, à terre. »

L'expérience a eu lieu dans les conditions indiquées; la personne placée sur l'isoloir est complètement soumise à l'effet mesmérique en moins de deux minutes; l'autre, assise dans le fauteuil est quatre minutes avant de subir l'influence.

Ces expériences n'ont eu d'autre but que de prouver la différence existant entre l'électricité et le magnétisme animal, et elles étaient accompagnées de considérations présentées par M. de Rovère, qui, en outre, a développé sa théorie et sa méthode pratique de magnétisme.

C'est cette théorie dont je n'ai pas parlé à dessein, me réservant de l'examiner très-prochainement; c'est pour la même raison que je n'ai pas donné, ici, les conclusions de l'auteur après les expériences dont je viens de parler.

### THÉORIE. ENSEIGNEMENT.

#### ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Vitalisme et organicisme.

Suite du discours de M. PARCHAPPE.

Le développement des troubles fonctionnels n'est considéré que comme un effet des altérations organiques du sang et de la peau. Bien qu'évidemment due à une cause spécifique, la maladie est assimilée aux inflammations et classée au nombre des phlegmasies de la peau.

« Cet ensemble de vues est généralement appliqué, dans les doctrines non vitalistes, à la théorie des maladies en ce qui se rapporte à toutes les questions d'unité, de nature, de siège de la maladie. La rougeole et la scarlatine sont des phlegmasies cutanées. Les fièvres continues sont des angio-cardites, des gastro-entérites, des entéromésentérites, etc. Les fièvres intermittentes sont des maladies de la rate. La morve est une rhinite. Le tubercule, le cancer sont rattachés, comme effets secondaires, à l'inflammation locale des organes. Les scrofules sont des maladies locales, des inflammations d'une nature particulière. Les diathèses sont des chimères, etc.

« Cette divergence dans les vues entre les doctrines vitalistes et non vitalistes ne se retrouve pas moins profonde et moins capitale dans la thérapeutique.  
« D'après leur conception fondamentale de la maladie, les doctrines vitalistes attribuent à l'organisme lui-même en tant que doué de la vie, sous les noms de nature ou de forces vitales, une part essentielle et principale dans la guérison des maladies. Elles admettent que la réaction de la vie, qui donne naissance au développement morbide, a pour tendance la suppression de la cause morbifique ou de ses effets.

« De là cette conception de la force médiatrice de la nature, dont le rôle est à leurs yeux si important dans les maladies, qu'il ne laisse généralement au médecin que le rôle secondaire d'interprète et d'auxiliaire.

« Aussi, tout en ne négligeant pas l'indication commune à toutes les doctrines de chercher à supprimer ou à neutraliser autant que possible la cause morbifique, les doctrines vitalistes repoussent la prétention de mettre obstacle au développement morbide une fois établi, et ils empruntent les indications thérapeutiques principales à la convenance de seconder les efforts médicateurs de la nature, et de n'intervenir activement que pour

« Les forces vitales, sans le milieu où elles se développent, sans les conditions que suppose leur déploiement, sans les instruments de leur action réelle ne sont pas moins chimériques que des actions organiques qui ne compteraient pas au nombre de leurs conditions un déploiement de ces forces qui sont propres aux êtres doués de vie.

« Le vitalisme qui supprimerait de l'appréciation de l'état morbide la considération de l'état des organes serait aussi complètement dans la voie de l'erreur que l'organicisme qui en éliminerait la considération des forces sans lesquelles ces organes ne seraient que de la matière morte.

« Je ne dis pas qu'on ne puisse pas arriver et qu'on ne soit pas arrivé en effet jusqu'à ces excès, mais ce n'est en quelque sorte qu'accidentellement, sans se l'avouer à soi-même et sans l'avouer aux autres.

« Les exagérations et les excentricités théoriques étant mises de côté, et la question doctrinale étant ramenée à ses véritables termes, de quel côté, dans le vitalisme ou dans l'organicisme, se trouvent la véritable conception de la maladie, et partant les véritables principes de la pathologie au double point de vue de la théorie et de la pratique ?

« A mon avis, du côté du vitalisme.

« Pour justifier cette opinion je ne choisirai pas le type morbide, beaucoup trop favorable aux doctrines vitalistes, que, dans sa consciencieuse et honorable conviction, M. Piorry a pris pour exemple.

« En s'appuyant sur l'étude de la variole pour proclamer sa prééminence, le vitalisme semblerait vouloir se donner trop beau jeu.

« Je chercherai un exemple là où il paraîtrait au premier coup d'œil que les doctrines vitalistes ne pussent trouver place, parmi les maladies qui consistent en une lésion mécanique produite par une cause mécanique dans un organe dont la fonction est mécanique dans la fracture.

« Ici la cause de la maladie a disparu après avoir produit son effet; mais cet effet, dans ce qu'il a d'essentiel, est de même nature que la cause. L'os est mécaniquement lésé. Le trouble fonctionnel qui résulte immédiatement de cette lésion est aussi de nature mécanique.

« Les moyens du traitement curatif consistent aussi en des actions mécaniques.

« Voilà donc une maladie dont toutes les conditions semblent se résumer en phénomènes de l'ordre physique. C'est là où jamais que doivent triompher les doctrines opposées au vitalisme. Et pourtant, si l'on ne s'arrête pas à la surface des choses, en quoi consiste ce qui fait l'essence de la maladie dans une fracture ?

« Ce qui constitue essentiellement la maladie, c'est ce qui se produit dans l'organisme vivant à la suite de l'action et de l'effet immédiat de la cause; c'est, conformément à la doctrine vitaliste, une réaction de la vie contre la cause morbifique et ses effets; c'est un développement morbide déterminé pour une tendance finale, à savoir : la reconstitution de l'os fracturé dans ses conditions primitives de continuité, de formes, de relations, d'aptitude à son fonctionnement normal.

« Tous les merveilleux artifices de la formation du cal ne sont-ils pas subordonnés et coordonnés par rapport à un but d'après des lois propres aux êtres vivants sous l'influence d'actions fonctionnelles qui supposent un déploiement de forces vitales ?

« L'ensemble des lois que, sous l'influence de ces forces, suivent les parties organiques solides et liquides pour réaliser la formation du cal ne représente-t-il pas une action unitaire de la vie, expression vive et frappante de ce que les vitalistes entendent sous le nom d'action de la force médicatrice de la nature ?

« Je crois donc que la conception vraie de la maladie est celle que le vitalisme a admise dès le temps d'Hippocrate.

« Je crois que cette conception n'exclut aucun des progrès réalisés ou à réaliser dans le vaste domaine de la pathologie, qu'elle n'est particulièrement hostile ni aux méthodes d'observation chimique et physique, dont l'emploi a rendu de si immenses services, soit dans le diagnostic, soit même dans la pathogénie, ni à l'anatomie pathologique, qui a si puissamment concouru à éclairer la science, soit sur le siège des maladies, soit sur les altéra-

tions organiques qui font partie de leur développement.

« Je crois qu'il y a, en effet, un antagonisme réel et même un antagonisme inconciliable entre les doctrines vitalistes et les doctrines non vitalistes; que cet antagonisme revêt sa plus haute expression dans les sectes ultra-vitalistes et ultra-organicistes.

« Mais je pense que le vitaliste, pour l'honneur de la science et pour le bonheur des malades, est aujourd'hui et sera toujours la doctrine médicale dominante, malgré tous les dissentiments qui se partagent et qui se partageront longtemps encore le domaine de la science et de l'art.

« Le vitaliste n'appartient pas en propre, malgré des prétentions illusoires, à l'école de Montpellier, et l'organicisme, conçu comme un antagonisme par rapport au vitalisme, ne caractérise pas, quoi qu'on ait pu dire, l'école de Paris.

« Aucun école n'a le privilège de la vérité et de l'erreur.

« Le vitalisme a eu toujours et a encore des représentants dans l'école de Paris.

« L'école de Paris, qui a résisté à la doctrine dite physiologique, même en recevant dans son sein l'illustre auteur de cette doctrine; l'école de Paris, qui a montré dans un passé peu éloigné Laënnec à côté de Broussais, et qui montre dans son présent, pour ne parler que de la pathologie médicale, MM. Andral, Cruveilhier et Louis entre MM. Chomel et Rostan, représente la médecine tout entière; elle marche réellement dans la large voie du progrès moderne en s'appuyant sur la tradition et sans briser l'unité du développement scientifique dont l'histoire de la médecine déroule l'imposant tableau. »

(La suite au prochain numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

GUIDA ELEMENTARE

*Dello studente magnetizzatore*

par Eugenio Allix (1).

J'ai bien des éloges à adresser à ce petit livre (et l'on sait que je ne les prodigue pas); mais réellement parmi la grande quantité d'ouvrages qui encomrent nos bibliothèques magnétiques, j'en connais peu dont le mérite soit aussi réel que celui-ci.

De la clarté, de la méthode, une bonne classification des faits, peu de théories hasardées, voilà comme j'aime les livres magnétiques. Il est écrit dans la langue du Tasse, ce petit livre, langue que vous devriez tous savoir, chers lecteurs, d'abord parce qu'elle est facile à apprendre, et ensuite parce qu'elle est beaucoup plus belle à lire, à parler et à écouter que la langue française. Mais je prêche dans le désert, car vous savez l'anglais, n'est-ce pas? l'idiome du commerce, de l'industrie; et l'italien, peu vous importe, vous le laissez étudier à vos femmes, c'est le véritable langage de l'amour... que vous ne parlez pas avec elles.

Le *Guida* de M. Allix est divisé en trois parties principales : *Théorie pratique*, *Expériences phrénologiques*, *Thérapeutique magnétique*.

Je me bornerai à citer les noms des principaux chapitres de la première partie (il y en a 51), et l'on jugera ainsi de l'importance et de la variété de cet ouvrage.

L'auteur a commencé par une histoire succincte du magnétisme; il a essayé de définir le *magnétisme*, le *fluide nerveux*, la *volonté*; nous trouvons une série de chapitres qui, jusqu'à ce jour, ont manqué dans les livres des magnétistes, ainsi :

*De la propriété inhérente à chaque tempérament, de l'influence des tempéraments, de la santé du magnétiseur et du magnétisé, de l'action du somnambule sur un autre somnambule, etc., de l'action du magnétisme sur le moral, des effets d'illusion, d'imagination, etc.*, etc.

M. Allix est de l'opinion de la majorité des magnétistes; pour lui le fluide magnétique n'est autre chose que le fluide vital ou nerveux, et il définit le

(1) Chez l'auteur, via dei Mercanti, 22, à Turin, et chez les principaux libraires du Piémont, etc.

magnétisme : « La science des phénomènes produits sur une organisation par une autre organisation, au moyen d'un agent nommé fluide vital, et dont la volonté est le moteur. »

Si l'on adopte exclusivement cette proposition, on restreindra peut-être l'immense quantité de faits que jusqu'alors on considère comme faits appartenant au magnétisme; alors les effets magnétiques sur les minéraux, les végétaux pourraient facilement ne pas y être compris, et les phénomènes de *somnambulisme* et de *magnétisme spontané* devraient être étudiés également séparément.

Je reviendrai sur la plupart des chapitres du *Guida*, et il en est plusieurs que j'examinerai attentivement.

Quant aux phénomènes phrénologiques, je ne ferai que l'observation suivante : j'ai souvent vu les magnétiseurs, dans des séances publiques (MM. Ségouin, Régazzoni, etc.), vouloir prouver la réalité de la phrénologie, en faisant pleurer, rire, etc., leurs sujets, après avoir au préalable dirigé leurs doigts sur telle ou telle partie de la tête; or, nous savons tous qu'avec un objet quelconque que nous mettons, magnétisé, dans la main du sujet, que souvent, avec la volonté seulement, nous faisons également rire, pleurer nos somnambules. L'action magnétique dirigée surtout vers les centres nerveux, vers l'estomac, par exemple, amène (quand on le veut) ces mêmes résultats.

Il y a donc là une question à examiner attentivement.

M. Allix a eu l'heureuse idée de donner à ses lecteurs quelques notions d'anatomie, de physiologie, etc. Il a fait suivre les trois parties de son livre, de documents utiles, les noms des sociétés, journaux, partisans et adeptes de cette science. Je lui signalerai, en passant, celui du magnétiseur italien Régazzoni qu'il a omis; je suis persuadé que la prochaine édition de son ouvrage sera rectifiée en ce sens.

Le *Guida elementare* est un excellent ouvrage; mes collaborateurs, le docteur Du Planty et Jules Lovy, sont de mon avis, et au lieu d'adresser des compliments à M. Allix, nous rappellerons à nos lecteurs qu'il est l'un de nos correspondants les plus zélés, un propagandiste infatigable, et surtout un défenseur sérieux et sincère de la science mesmerienne.

Ce sera notre tribut d'éloges, en attendant un criterium, qui, je suis heureux de le dire, est de peu d'importance.

Passons à l'examen d'un autre ordre d'idées.

## FICTION ET RÉALITÉ.

*Un mot sur l'harmonie naturelle, etc.*

PAR M. JULES DE ROVÈRE (1).

*Un mot sur l'harmonie divine*, est un petit opuscule dont un de mes collaborateurs devait rendre compte en temps et lieu; puisqu'il ne l'a pas fait, et que j'ai besoin d'examiner la théorie posée par M. de Rovère, je vais en dire quelques mots.

L'auteur a rassemblé dans une soixantaine de pages les travaux et leçons d'un cours de magnétisme fait par lui à Dunkerque.

C'est à l'aide de tableaux synoptiques, et procédant par analogie, que M. de Rovère justifie le titre de sa brochure : *L'harmonie naturelle*.

*Fiction et réalité*, publication du même auteur, non encore terminée, sera un ouvrage considérable. Il reproduit d'abord les divers documents contenus dans la brochure, et contient en outre quelques articles signés de magnétistes connus. L'auteur (le nom donné à son œuvre l'indique) a pris pour tâche d'exposer ce qu'il considère comme des erreurs, et de demander l'adoption d'idées nouvelles pour la plupart, lesquelles, une fois admises, modifieraient toute la théorie la plus généralement adoptée jusqu'alors.

*Fiction et Réalité* est destiné aussi au compte-rendu des séances du *Cercle Harmonique*, dont un de mes collègues a déjà parlé. Enfin, quelques chapitres rassemblés sous le titre : *Album d'un Mesmériseur*, et qui, à mon avis, sont les plus intéressants de l'ouvrage, contiennent la relation de nombreuses cures obtenues par l'auteur dans sa pratique magnétique.

(1) Chez l'auteur, 27, rue du Faubourg-du-Temple.

Ceux qui ont parcouru l'ouvrage, auront lu avec étonnement deux articles de M. le docteur Huguet, l'un de nos collègues, naguère partisan du fluide, et qui s'est rangé sous le drapeau de M. de Rovère. J'aurai à revenir sur ces deux articles; peut-être bataillerai-je avec le docteur; heureusement qu'il est homme à me répondre, et d'une solide et savante manière.

Cela dit, et avant de commencer le débat avec M. de Rovère, ou plutôt avec sa théorie, il est utile de la faire connaître tout entière; je copie donc dans ses deux ouvrages les propositions qu'il appelle : *Propositions Rovériennes*. J'appelle l'attention de mes lecteurs sur ces propositions, et s'ils les ont déjà lues, ils voudront bien les lire encore.

Puis, comme mon travail a pour but d'examiner non-seulement cette théorie, mais presque toutes celles inventées jusqu'à ce jour (sans garantie du gouvernement), je commencerai par rappeler succinctement celle de Mesmer.

ALEXIS-DUREAU.

#### PROPOSITIONS ROVÉRIENNES.

Le mesmérisme sympathologique et humanitaire, enfant né de l'union harmonieuse du sentiment et de la raison, ne peut s'appeler *magnétisme*; c'est le dynamisme animique.

Le vrai but, le résultat final de cette puissance anymique, c'est l'amélioration intellectuelle et corporelle de l'homme.

La mesmésation est un mode spécial d'exercer la pensée, le sentiment et la volonté, de manière à ce que l'esprit soit utile à la vie du corps.

Les modifications physiologiques produites par la mesmésation ne consistent pas dans l'introduction ou la soustraction d'un fluide, mais dans la direction et la répartition convenable des forces vitales parmi les diverses parties du corps humain.

Le mesmésiste ne modifie pas immédiatement le mesmésisé; il l'aide seulement à se modifier lui-même par sa propre puissance conservatrice.

Une atmosphère subtile de vibrations calmes et harmoniques environne le mesmésiseur, et se communique à ceux qui l'approchent.

Celui qui exerce son influence sur un ou plusieurs de ses semblables, doit avoir une seule pensée douce et sublime, la puissance universelle, — divinité; un seul sentiment pur et profond, l'amour de son prochain, — humanité; un seul vouloir énergique et permanent, la réhabilitation harmonique, — félicité.

Ce mode harmonique de *penser*, de *sentir* et de *vouloir* constitue le cercle simple et sublime dans lequel doivent se concentrer uniquement toute l'attention et toute l'intention du mesmésiseur.

Cette trinité unitaire est la condition *sine qua non* pour pouvoir exercer une influence pure et salutaire.

Pour mesmésiser, c'est-à-dire pour modifier son semblable, il faut savoir se mesmésiser ou se modifier soi-même: il faut pouvoir se concentrer, se soustraire le plus possible à toutes les autres impressions du dehors, et, isolé, plongé dans le recueillement, parvenir à communiquer aux autres ce même état d'être; car, l'âme alors, au lieu de réagir contre les effets extérieurs, emploie toute son énergie vivifiante au profit de l'intérieur.

Nous pleurons, nous rions, nous bâillons, nous soupçons, nous frissonnons auprès de quelqu'un qui pleure, qui rit, qui bâille, qui soupire ou qui frissonne. Ces effets, dus à une corrélation sensitive et sympathique qui s'établit entre deux ou plusieurs créatures humaines, ont reçu le nom obscur d'*imitation*. Tout le monde en constate l'existence, personne n'en approfondit la nature. C'est ce phénomène de transmission vibratoire du cerveau qui sert de base à la mesmésation telle que nous l'envisageons, c'est-à-dire au point de vue utile et humanitaire.

Cette communication n'est point due à la transmission d'un fluide passant d'un cerveau à un autre. C'est une communication de vibrations cérébrales opérées par les ondulations de l'essence universelle, mobile et élémentaire qui unit invisiblement les êtres visiblement séparés.

Le vrai mesmésiseur n'est ni *médecin* ni *guérisseur*.

Étranger à l'examen et à la discussion thérapeutiques, il n'administre, ne donne ni ne communique visiblement ou invisiblement, et sous quelque forme que ce puisse être, aucune substance solide, liquide ou fluide.

Le vrai mesmésiseur est un *compagnon dévoué et sympathique, un gardien moral et persévérant* dont le ministère est de nature à la fois *divine et humaine*.

Le mesmésiseur ne guérit jamais, c'est le mesmésisé qui se guérit lui-même.

Le mesmésisé, imitant le mesmésiseur, devient plus ou moins inaccessible aux sensations tumultueuses nuisibles et perturbatrices de l'extérieur; et le principe conservateur qu'il possède, pouvant plus aisément exercer sa puissance expansive, sa force médicatrice et sa vertu curative, rétablit une juste répartition de forces et de mouvements intérieurs, circonstance qui produit toujours du soulagement et conduit souvent à la guérison, *filie du calme et de l'espérance*.

Le vrai mesmésiseur n'est auprès de ceux qui souffrent qu'un garde-malade.

Mais c'est le garde-malade par excellence, le *garde-malade inspiré*.

Se trouvant plutôt dans un état passif que dans un état actif, ses inspirations, qui ne viennent pas de certains esprits supérieurs ou inférieurs dont il est tant question aujourd'hui et auxquels il ne songe nullement, découlent d'une source pure, d'une lumière instinctive et intuitive de l'esprit divin renfermé en lui et qui augmente sa sensibilité et son intelligence, sans qu'il cesse pour cela d'être à l'état de veille.

Le vrai mesmésiseur est parfois entraîné, par inspiration seulement, à diriger, sans le moindre contact, ses doigts légèrement et onduleusement vers diverses parties du corps de la personne auprès de laquelle il reste en sentinelle vigilante.

Un phénomène remarquable a lieu en pareille circonstance. Les vibrations communiquées par l'âme à la terminaison des moteurs produisent une perturbation dans la couche d'air interposée entre les personnes qui sont en rapport l'une avec l'autre. Les deux parties constituantes de l'air sont séparées; l'oxygène est refoulé vers le mesmésisé et le nitrogène se trouve accumulé autour des doigts du mesmésiseur. La rupture d'équilibre de ces deux agents qui tendent à s'unir de nouveau est la cause d'un développement phénoménal de décompositions et recompositions successives, généralement appelé *électricité* et faussement attribué à la présence d'un *fluide subtil et particulier*, dit *électrique*.

D'après les divers mouvements des doigts, divers courants thermo-électriques ont lieu et agissent d'une manière plus ou moins sensible, plus ou moins apparente sur le tissu cellulaire de la personne qui sert comme de limite à cette perturbation atmosphéro-dynamique. Cette électricité naturelle et biologique est loin de laisser après elle, comme celle qui est artificielle, une vibration plus ou moins malfaisante dans les nerfs; car, au lieu d'être la cause aveugle et excitatrice du mesmérisme, elle en est la conséquence harmonique et l'accessoire inévitable.

Le vrai mesmésiseur, sobre théoricien, rarement systématique, n'est jamais dogmatique; peu avide des excentricités, des fascinations et des hallucinations d'un somnambulisme exagéré et dangereux, il est sourd à la voix empoisonnée de l'orgueil, de l'ambition et de la vaine curiosité.

Sa devise est *Dieu, nature et raison*.

Il ne suit en mesmésisant que l'impulsion divine de la nature, et devenant ainsi *harmoniste pacificateur*, il contribue toujours à faire du bien.

Le mesmérisme se compose de deux *modes essentiels*, savoir: l'influence *essentielle*, et l'influence *superficielle*. La première s'exerce sur toutes les fonctions vitales, sur tous les mouvements organiques du corps humain. La seconde ne s'exerce que localement sur un ou plusieurs parties de la surface cutanée du tissu cellulaire du corps de l'homme. Cette double influence n'a qu'une seule origine, savoir: la puissance animique, morale ou intellectuelle de l'homme, qui seule est le principe de la force médicatrice que Mesmer appelait *magnétisme animal*.

En mesmésisant, l'âme humaine est tout, le reste est peu de chose (Parce que l'on ne peut

définir l'âme, est-ce donc une raison pour ne pas y croire?). C'est ce principe inconnu, cette cause excitante, cette puissance perceptive douée de spontanéité, que l'on appelle l'âme. C'est le moi pensant, comparant, jugeant et voulant, dont le principal instrument est le cerveau, qui est la vraie, la seule source modificatrice du mesmérisme.

#### FAITS ET EXPÉRIENCES.

##### INFLUENCE MAGNÉTIQUE A DISTANCE.

###### — OBSESSION.

Nos lecteurs se rappellent l'article intéressant de M. le docteur Roy, inséré dans notre numéro de Mai 1855. Voici un autre fait digne également de leur intérêt. Seulement, il paraît encore plus certain cette fois, toute part faite à l'imagination d'ailleurs, que l'auteur a été bien réellement magnétisé à distance. Nous le laissons parler :

En août 1842, j'étais adjudant sous-officier en garnison à B... quand je fus magnétisé pour la première fois. Je crois que non-seulement l'on ne me démagnétisa pas, mais que l'on continua de me magnétiser la nuit, car je me trouvais dans une agitation étrange; j'entendais que l'on me parlait, on me faisait approcher du mur, pour sentir, disait-on, le corps d'une femme, et là, par des attouchements dont je ne pouvais me défendre et auxquels je me prêtai peut-être, puisque je n'avais pas la conscience exacte de ce que j'éprouvais, on me faisait commettre de ces impuretés que rien ne peut excuser chez un homme, de l'âge que j'avais à cette époque. — Ma chambre à la caserne était voisine de celle du nommé A...

Cela dura pendant près d'un mois; c'est vainement que je cherchais à me défendre, je croyais fermement tout ce qu'on me disait dans l'état magnétique, j'étais persuadé qu'on voulait venir chez moi pour me battre; je restais la nuit tout habillé sur mon lit; et, comme je ne dormais plus, on me faisait entendre du bruit à ma porte: je me levais, j'allais ouvrir et je ne trouvais personne; ou bien il y avait un homme dehors, à ma fenêtre: je l'ouvrais et je ne voyais plus rien. Bref, j'étais dans un état d'irritation extraordinaire, je ne mangeais plus, je ne dormais plus, j'avais la fièvre, il m'était impossible d'écrire, et ce n'était qu'avec beaucoup de peine que je faisais mon service, quand le lieutenant-colonel de M... qui commandait alors le régiment, m'envoya en congé. J'allai chez mon père à R... là je fus moins tourmenté, mais je tombai malade, la secousse avait été forte. Je rentrai au régiment, où quelque temps après je fus nommé officier; on cessa de me magnétiser, on me laissa tranquille, tant que le lieutenant-colonel de M..., qui, je crois, s'occupait de magnétisme, resta au régiment.

Sept ans environ, au commencement de 1850, je partis en remonte. J'avais sous mes ordres le nommé B..., ami intime de A... A la suite de reproches que j'adressai à cet homme, reproches qu'il méritait, je me sentis de nouveau tourmenté. Je fus tellement magnétisé et avec tant de force, que le matin j'étais complètement fou; j'avais défié mon magnétiseur, et avant de partir je le cherchai dans la maison, où, bien entendu, je ne trouvais personne. Cela continua pendant la journée, le soir je fus actionné davantage, et ne pouvant plus rester dans mon logement, je me mis à courir toute la nuit dans le pays, m'entendant appeler, défier, injurier; poursuivi et poursuivant des fantômes, je fis plusieurs chutes qui certainement m'auraient tué si j'avais été dans mon état de santé habituelle. Quand le matin je rentrai à mon hôtel, un docteur voulut me saigner, je l'envoyai au diable; je fis mon étape dans un état complet de folie. Heureusement je devais séjourner dans cet endroit; aussitôt arrivé je m'empressai de régler mon service, et après avoir essayé de manger, je me couchai, je dormis quinze heures; en me réveillant, je me rappelai confusément ce que j'avais éprouvé; on continua de m'actionner, de sorte que je terminai mon voyage après avoir passé, près des personnes avec lesquelles j'étais forcé d'avoir des

relations, pour un homme à peu près ivre ou pour un imbécile.

Depuis cette époque on n'a cessé de me magnétiser, ou plutôt, pour me servir de l'expression employée par celui ou ceux qui le faisaient, de me martyriser.

On m'agissait en tous lieux, à la pension, au café, à la manœuvre, aux théories, etc. Le soir, en rentrant chez moi, l'effet du fluide me semblait plus direct, les oreilles me tintaient, j'entendais une espèce de bourdonnement et de sifflement, des paroles se faisaient, sinon entendre, du moins comprendre; c'étaient ordinairement des injures, des grossièretés, des paroles sales et dégoûtantes, enfin tout avait pour but de me mettre en colère. Une fois couché, un mot, un nom, un nombre de phrases répétées à satiété se faisaient entendre; le fluide m'envahissait, et lorsque j'étais dans un état, que je ne puis exprimer que comme une sorte de surexcitation nerveuse, j'entendais frapper un ou deux coups, afin de prévenir, me disait-on, que la séance était ouverte. Quand j'étais assoupi, j'étais réveillé par une secousse au cerveau qui produisait sur moi le même effet qu'une machine électrique, comme si je tombais du haut d'un escalier, ou comme si je recevais un grand coup sur la tête. Alors se succédaient une grande quantité d'expériences que l'on me faisait subir, j'étais jugé et toujours condamné; on me brûlait les pieds, on me trépanait, me pendait, me coupait les membres, les parties sexuelles, on me frappait, le tout accompagné d'injures pour moi et les miens, parents et amis. Quelquefois on me chantait des chansons insultantes sur tous les officiers du corps; toutes leurs actions étaient commentées d'une manière dégoûtante, et en même temps l'on me chargeait de fluide pour me rendre fou, ce qui, disait-on, devait arriver dans quatre, huit ou quinze jours.

Les séances étaient toujours interrompues; pendant ces interruptions j'entendais des soupirs, des paroles obscènes, on me magnétisait certaine partie, et malgré moi j'accomplissais, bien qu'avec un profond dégoût, ce que j'avais toujours considéré comme une action immonde. Ce n'est que plus tard, après m'être servi de camphre, en avoir bu, mis dans mon lit et l'avoir employé de toutes façons, que je parvins à échapper à cette action qui aurait nécessairement amené non-seulement l'abrutissement, mais la folie.

Énumérer, rappeler toutes les actions auxquelles on me faisait assister dans cet état, les douleurs qu'on me faisait éprouver au cerveau, serait impossible. La plus douloureuse était la privation de sommeil; je suis resté dix-sept jours et dix-sept nuits sans dormir un seul instant; si on m'accordait deux ou trois heures dans une nuit, on recommandait à me priver de sommeil pendant six et huit jours, et cela a duré QUATRE ANS.

Dès que je fermais les yeux je voyais des figures affreuses. Si je cherchais à lire, on me faisait éprouver la même souffrance que celle que produirait un fer chaud qui passerait rapidement devant les yeux en les brûlant. Enfin, que ce soit le résultat de la volonté du magnétiseur ou celui des maux que j'ai endurés, il est malheureusement certain que je ne vois que très-peu le soir, et que mes forces physiques et morales sont réduites de moitié de ce qu'elles étaient.

Comme il serait trop long d'écrire les différentes souffrances que j'ai éprouvées, je me contenterai de dire que je crois que toutes les expériences ont été faites sur moi, excepté la catalepsie, dont on me menaçait. J'ai été foudroyé trois ou quatre fois; on me disait, et on exécutait tout ce qu'il fallait pour cela, que je devais devenir fou, qu'il fallait une place pour A... qui avait le n° 1 sur le tableau d'avancement, et que le sort m'avait désigné pour quitter le corps; que si je restais, on me déshonorait et on me ferait chasser. Heureusement, on ne pouvait pas faire que je n'aie été, je suis fier de le dire, un bon serviteur et un honnête homme.

Sur ces entrefaites, A... fut nommé sous-lieutenant. Je croyais être débarrassé, mais point; on me dit qu'on ne cesserait que lorsque B... et G... seraient aussi officiers. Le dernier fut nommé, l'on continua encore.

Alors, souffrant continuellement, n'osant me présenter devant personne, évitant toute rencontre, car je lisais sur le visage des autres l'impression

que je produisais, je cherchai moi-même à quitter le corps.

Dans le régiment aucun officier n'avait foi au magnétisme. Plusieurs personnes croyaient que j'étais fou, les autres que je devenais ivrogne, bien que ces deux choses ne pussent s'expliquer, puisque je raisonnais encore et que l'on ne me voyait point boire; enfin je fus obligé de me faire mettre en congé pour infirmités temporaires.

Il y a bientôt un an que je suis parti de mon régiment; on a continué à me magnétiser, mais en me faisant moins souffrir.

Il résulte de ce que je viens de dire que j'ai la conviction intime qu'il existait dans le régiment dont je faisais partie une société de magnétiseurs, qui d'abord organisée dans un but de curiosité et de plaisirs, est devenue hostile et dangereuse; c'est à force d'observations et avec la ferme volonté de découvrir les personnes qui me tourmentaient que je suis parvenu à avoir des preuves de ce que j'avance. Les nommés A... B... et G... étaient à la tête de cette société, et voici les résultats qu'ils ont obtenus :

H..., adjudant, vrai militaire, du caractère le plus insouciant et le plus gai, mais peut-être un peu sévère dans le service, est tout à coup atteint de tristesse; il s'intimide, perd la tête, dit qu'il souffre et ne peut exprimer ce qu'il éprouve; *il se brûle la cervelle!*

(C'était à la même époque que moi, également adjudant, je devenais fou.)

F..., capitaine, homme d'une activité remarquable, qui avait vingt-quatre ans de service, s'arrête tout à coup, ne veut plus rien faire, dit qu'il souffre, refuse tout service et est obligé de quitter le corps.

B..., sous-officier, faisait ombrage à B... dont il avait froissé l'amour-propre; il commet une faute de discipline dans un accès de tristesse, et de remords, s'exagérant sa faute, il se brûle la cervelle.

Z... M. D. L., chef, était en concurrence avec A... D'une capacité reconnue, il devient fou ou à peu près, il est obligé de quitter le corps.

Quant à moi, après quatre ans de luttes, souffrant d'autant plus que je voulais toujours continuer mon service, et, après avoir épuisé mes ressources pour faire des voyages à Paris dans le but d'y suivre des traitements restés sans résultats, j'ai dû aussi quitter le corps.

C'est alors que dans ces derniers temps j'entendis parler du célèbre magnétiseur italien, M. Regazzoni, de Bergame, et dire beaucoup de choses tant de sa puissance magnétique que de son ardeur à faire du bien à ses semblables; je m'adressai à lui, je lui exposai ma situation, et je lui demandai de me magnétiser lui-même et de me débarrasser du mauvais fluide qui m'avait envahi; je me soumis avec plaisir à son action, et je ne tardai pas à ressentir un notable soulagement; les voix que j'entendais très-distinctement auparavant n'étaient plus qu'un bourdonnement presque insaisissable; aujourd'hui j'ai la pleine confiance d'être parfaitement guéri, et j'espère ne plus retomber sous le joug de cette obsession.

Paris, le 30 décembre 1835.

E. LE SUEUR.

Capitaine au 7<sup>e</sup> régiment de chasseurs,  
rue de l'Orangerie, 53, à Versailles.

## REVUE DES JOURNAUX. — CHRONIQUE.

— La secte des Wakemanites, dont nous avons déjà parlé, et qui s'est révélée par l'assassinat de Justus Mathews, n'est pas nombreuse, dit la *Gazette des Tribunaux*, puisqu'elle se compose d'une douzaine de personnes seulement, mais elle marche dans le sang vers une triste célébrité. Le neveu d'Almeron Sanford vient de commettre un double assassinat sur la personne d'Énoch Sperry, vieillard de 70 ans et père de l'honorable D. Sperry, secrétaire d'État, et sur celle d'Ichabod Umberfield, un fermier du même âge.

On a renfermé Ch. Sanford dans une cellule voisine de celle où est détenu Sly, le meurtrier de Mathews, dont nous avons déjà parlé. Il profère des imprécations et des jurements perpétuels. On le croit fou furieux, et on le dit affilié aux fanatiques rares, mais très-dangereux que la vieille pro-

phétesse Wakeman a groupés autour d'elle. Sanford répète sans cesse qu'il avait des crampes et que c'est pour cela qu'il a tué M. Sperry; que, si ne l'avait pas tué, ses crampes l'auraient tué.

— Le *New-York Herald* annonce un nouveau cas de mort par le chloroforme.

Il serait pourtant si simple d'essayer du magnétisme avant de procéder à une opération quelle qu'elle soit!

— J'ai reçu dernièrement un billet pour assister à une séance magnétique donnée, disait le billet par madame Ler, somnambule, 46, rue Montmartre.

En journaliste consciencieux, j'ai été voir. Je croyais les billets gratuits, mais, en entrant, on m'a demandé dix centimes pour ma canne et dix centimes pour mon chapeau. J'aurais pu faire observer que, même à l'Opéra, je garde ma canne et mon chapeau, mais... je suis passé dans une salle où une quarantaine de personnes étaient entassées debout les unes sur les autres. Impossible de rien voir ni entendre. — J'en suis heureux pour la propagande magnétique, seulement j'engage les maîtres du logis à supprimer leurs entrées de vingt centimes.

— Un jeune magnétiste a essayé de me persuader que je m'étais trompé à propos de l'*Espion du Grand-Monde*. Je disais dans ma dernière chronique qu'il y avait dans ce Roman des scènes de magnétisme et de somnambulisme. J'avais raison. Que mon observateur veuille prendre la peine de lire le chapitre 41 de la 3<sup>e</sup> partie, intitulé le *Magnétiseur*, et le chapitre suivant ayant pour titre le *Somnambule* (Constitutionnel, mars 1850.) et il trouvera, avec deux scènes fort bien représentées, des considérations très-logiques sur la puissance ou les bons effets du magnétisme universel.

— Mardi gras, pendant que pierrots et pierrettes se disposaient à enterrer le carnaval, M. le prince Bellio réunissait dans ses salons une nombreuse société de savants, de médecins, de journalistes et de gens du monde, auxquels il avait voulu montrer des expériences magnétiques, faites par M. Regazzoni.

Le magnétiseur italien était, ce soir-là, d'une puissance vraiment prodigieuse, et l'insensibilité, la paralysie, le foudroiement, l'imitation, l'immobilité de la pupille, etc., etc., tous les phénomènes enfin du magnétisme expérimental, se succédaient avec une spontanéité et une force qui ont, à plusieurs reprises, étonné les assistants.

Je félicite sincèrement MM. Bellio, et de l'amabilité avec laquelle ils font les honneurs de leur maison, et de l'intérêt qu'ils portent aux sciences nouvelles. Le prince connaît parfaitement le magnétisme et il nous racontait que le matin même il avait, dès une première magnétisation, développé un somnambulisme lucide.

Le magnétisme appuyé et étudié par les gens du monde, qui joignent à cette qualité le titre de savants, ne peut que progresser.

— Il vient de se former à TURIN une société magnétique, dirigée par M. Guidi, l'un de nos correspondants. — Cette société a également son journal : *La Luce Magnetica*.

ALEXIS DUREAU.

## CORRESPONDANCE.

A Monsieur le Rédacteur de l'*Union Magnétique*.

Monsieur,

Dans l'une des dernières séances particulières de la SOCIÉTÉ PHILANTHROPICO-MAGNÉTIQUE, notre collègue, M. Marcadier, a déclaré qu'on ne devait jamais, dans les cas d'entorse, se servir de flanelle.

Or, le lendemain, j'ai communiqué cette déclaration à mon malade, pendant son état de lucidité somnambulique. Il m'a répondu que M. Marcadier SE TROMPAIT COMPLÈTEMENT, pour ne pas dire autre chose. — « La flanelle, pour peu qu'on laisse le petit doigt du pied à découvert, est très-salutaire dans les entorses. »

J'ai cru devoir, Monsieur, vous communiquer les paroles de mon malade. En effet, c'est avec de la flanelle que je l'ai guéri (conjointement au magnétisme), et mon sujet n'a qu'à se louer de mon traitement.

Recevez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de mes sentiments fraternels et de ma parfaite considération.

MAUGUE.

Paris, 23 janvier 1856.

Le Gérant, MILLET.